



## „LA JOIE DE VIVRE“

de

Émile Zola

(1884)

### INTERVIEW AVEC JEAN-PIERRE AMÉRIS, RÉALISATEUR

#### COMPRÉHENSION AUDIOVISUELLE

Regarde l'interview puis fais les exercices de vocabulaire!

<https://www.youtube.com/watch?v=Edr73NOelIY>

*Remplis les blancs avec les substantifs:* fatigue- cocon- faiblesse- combat- lâcheté- névrose- prison

J'ai lu le roman. J'avais quinze ans. Adolescent, j'ai lu tous les „Rougon Maquart“. J'ai plongé dedans. Et c'est vrai que „La joie de vivre“ m'a particulièrement touché à quinze ans. J'ai dû y reconnaître quelque chose de très intime sur la ..... familiale, sur ce .....entre les pulsions de vie et les pulsions de mort. J'avais cru reconnaître peut-être des choses de ma famille. C'est à la fois une ..... et un ..... la famille. Et on veut s'en échapper. On veut partir. Les personnages n'arrêtent pas de dire „Je vais partir“ comme les personnages de Tchekov n'arrêtent pas de dire „A Moscou je vais partir“ et qui finalement ne peuvent pas partir. Alors par ..... de caractère, par ....., par ..... mais aussi parce qu'ils trouvent leur compte dans cette espèce de petit théâtre qu'est la famille où chacun est lié comme ça.

#### **Un roman pas très français / Zola en huis clos**

*Remplis les blancs avec les mots:* départ- adaptation- référence- ambiance-

J'ai toujours associé ce roman „La joie de vivre“ à une ..... très anglo-saxonne. Je cherchais ça. J'avais des ....., „Les soeurs Brontë“, certains films de François Truffaut, très anglo-saxon comme „l'histoire d'Adèle H“ et

c'est ce qui me plaisait aussi dans le roman de Zola. C'est que je ne le trouve pas très français. Ce livre là a quelque chose de nordique.

Dans le travail d'....., il fallait ramener le roman qui fait tout de même 400 pages à quelque chose de beaucoup plus resserré. J'avais des envies dès le .....de presque faire un huis clos, comme une pièce de Tchekov ou de Ibsen. Et comme je n'arrivais pas à aller plus loin dans ce travail d'adaptation j'ai eu envie de travailler avec Murielle Magellan dont j'avais vu beaucoup de films et dont j'appréciais les romans, les pièces de théâtre. Et en travaillant ensemble, on a vraiment et restructuré tout en étant assez fidèles. Ce qui me plaisait c'était de reprendre des dialogues de Zola.

### **Un combat physique / un film de 80 séquences**

*Remplis les blancs avec les adjectifs: funeste- tendu- malade- passionnant- mental- physique.suspendu*

Le thème du film c'est quand même la douleur ..... qui devient une douleur ..... C'est le coup de génie de Zola d'avoir précédé tout le psychosomatisme. De montrer que quand on tombe ..... il y a quelque chose à l'intérieur il y a des soucis. C'est un combat entre les passions ..... Contre l'avarice, la cupidité, la jalousie. C'est un combat contre la mort qui était..... à mettre en scène. Tout est allé par le noir, par la mort. La mort guette partout.

J'avais envie de séquences longues et aussi de faire sentir le temps. Là encore un paradoxe. Comment être à la fois ..... en permanence, comme dans un film d'action, avec en même temps des choses qui sont longues, de silences qui durent. Qu'on soit ..... à ce qui se passe, qu'en aucun cas ce soit une chronique.

### **Le cas „Pauline“? Anaïs Demoustier, une actrice lumineuse**

*Remplis les blancs avec les mots: enfer- orpheline- don- foyer- fortune- victime- contraire- mystère-*

Le fait que Freud ait écrit sur ce personnage féminin montre bien à quel point c'est un ..... cette Pauline. Au début on peut penser que c'est une ....., cette petite ..... accueillie, adoptée par son oncle et sa tante, qui tombe amoureuse de son cousin, qui va se faire

dévaliser de sa ....., mais avec son accord en fait. C'est quelqu'un qui a besoin d'être aimée, qui est tellement contente de trouver un ..... et qui dit „Je peux bien tout donner pourvu qu'on m'aime.“ J'aime beaucoup ce thème du ..... de soi. Qu'est-ce qu'on donne quand on se donne. Est-ce que c'est juste du bien ou est-ce que quelque chose s'y mêle?

Anais Demoustier m'a bouleversé quand elle revient du mariage et qu'elle raconte à son oncle „Le mariage c'était formidable“ et qu'on sent que chaque mot lui fait mal. C'est un personnage qui dit souvent le ..... de ce qu'elle pense, de ce qu'elle éprouve en tout cas. Elle dit que tout va bien alors qu'elle souffre. Elle dit à Lazare „Va avec Louise. Je suis contente.“ Alors qu'elle souffre l'..... Voir cette actrice-là c'est quand même bouleversant.

### **L'ambivalence de Lazare/ Un film d'époque contemporain**

*Remplis les blancs avec les adjectifs:* dépressif-contemporain- idéal humain-quotidien- antipathique- lâche-

Mon grand souci avec le personnage de Lazare c'était qu'il ne soit pas que ....., qu'on puisse comprendre comment un homme peut être à tendance ....., ..... C'est ..... donc c'était un grand enjeu: qu'on puisse aimer ce personnage. Swan me semblait être l'acteur..... pour le jouer avec son physique qui correspond bien à l'époque.

Ce qui donne peut-être la singularité à ce film c'est qu'on dise au début „C'est du patrimonial, c'est du costume, c'est du Zola“. Et puis tout d'un coup peut-être dans la sonorité on se dise „Mais tiens c'est parlé, joué comme un film ..... Quand on a des films en costumes on croit que tout le monde est obligé de parler fort ou de dire un texte comme si c'était important. Alors que là je voulais que ce soit très .....

### **La lumière, l'énergie du film/ la musique, une pulsion**

*Remplis les blancs avec les mots:* marée (2X)- voix- falaise- cadrage- aube- énergie-extérieur-

On a tourné une semaine d'..... sur la plage. Et en étant là toute journée on a eu plutôt de la chance. Quand on entrait tôt, là on a des lumières d'..... vraiment magnifique. Là Gérard a fait un travail sur la lumière naturelle. Cette beauté des ..... de Dieppe où Monet avait peint! On s'est beaucoup inspiré dans les ..... de Monet. On commençait à sept heures pour avoir ces belles lumières. Mais j'avais complètement sous-estimé la difficulté de tourner au bord de la mer avec des ..... Quand on n'a pas fini une scène et que la ..... est là, il s'agit pas de dire „Tiens je ferais bien encore une prise ou un plan. Ça a donné une léthargie au film.

Elle est partie intégrante du film. A la fois du huis clos, des ..... J'ai écrit ce film avec plein de musique en tête et notamment les quatuors de Chostakowitch qui donnaient cette ..... Je ne voulais pas d'une musique qui sentimentalise un peu les choses, C'est aussi une musique qui dit la pulsion parce que c'est vrai je parle beaucoup de la douleur mais c'est aussi sur la pulsion de vie. Montrer la vie qui vient dans la douleur-

*A la fin de l'interview, Améris parle du budget du film (2,5 Millions d'euros pour 25 jours de tournage) et il dit qu'il trouve formidable qu'à la télévision on puisse faire un sujet si personnel.*

\*\*\*\*\*

## RÉSUMÉ DU LIVRE DE ZOLA

Ce roman prend pour cadre un petit village situé en Normandie. C'est là qu'habite **la famille Chanteau**. Le père, à la retraite, n'a pu reprendre la scierie familiale à cause de son incapacité physique et morale. Atteint de la goutte, il est venu s'installer en Normandie dans l'espoir que le climat lui fasse du bien. Sa femme, Eugénie, qui avait de grandes ambitions n'a pas eu la vie qu'elle désirait. C'est pourquoi elle reporte ses espoirs dans son fils, **Lazare** âgé de 19 ans. Ce dernier nourrit de grands projets qu'il abandonne. Malheureusement, les uns après les autres sans même les achever.

Sa cousine, **Pauline Quenu**, essaie de lui apporter tout son soutien moral et affectif. En effet, orpheline à l'âge de 10 ans après la mort de ses parents, elle est recueillie par la famille Chanteau. Sa chaleur humaine et sa bonté apportent un peu de réconfort dans la maison Chanteau. Cependant la maîtresse de maison

n'hésite pas à abuser de la gentillesse de Pauline en dépensant l'argent que Pauline a hérité de ses parents au profit de son fils. De plus, elle éprouve, peu à peu, une haine profonde pour la jeune fille. Elle pousse son fils à entretenir une liaison avec la fille d'un banquier, dans le seul but de faire souffrir Pauline, la sachant amoureuse de Lazare. Blessée par toutes ses attaques, Pauline consacre toute son attention à monsieur Chanteau et à sa maladie. Quand Eugénie tombe malade, elle la soigne avec tendresse malgré la méchanceté et les accusations d'empoisonnement venant de la malade.

Après la mort de madame Chanteau, Pauline se sacrifie une fois de plus, en acceptant le mariage de celui qu'elle aime avec Louise. Elle sauve même leur enfant de l'asphyxie à sa naissance et lui donne son amour comme s'il était le sien.

### EXTRAIT, CHAPITRE 2. (Pauline est encore une enfant)



*Après une convalescence du père Chanteau qui avait occupé la petite Pauline plusieurs jours car elle est la seule qui sait s'occuper de lui quand il a des crises de goutte, Pauline reprend sa liberté, et une étroite camaraderie se noue entre elle et Lazare.*

D'abord, ce fut dans la grande chambre du jeune homme. Il avait fait abattre une cloison, il occupait ainsi toute une moitié du second étage. Un petit lit de fer se perdait dans un coin, derrière un antique paravent crevé. Contre un mur, sur des planches de bois blanc, étaient rangés un millier de volumes, des livres classiques, des ouvrages dépareillés, découverts au fond d'un grenier de Caen et apportés à Bonneville. Près de la fenêtre, une vieille armoire normande, immense, débordait d'un fouillis d'objets extraordinaires, des échantillons de minéralogie, des outils hors d'usage, des jouets d'enfant éventrés. Et il y avait encore le piano, surmonté d'une paire de fleurets et d'un masque d'escrime, sans compter l'énorme table du milieu, une ancienne table à dessiner, très

haute, encombrée de papiers, d'images, de pots à tabac, de pipes, et où il était difficile de trouver une place large comme la main pour écrire.

Pauline, lâchée dans ce désordre, fut ravie. Elle mit un mois à explorer la pièce ; et c'était chaque jour des découvertes nouvelles, un Robinson avec des gravures trouvé dans la bibliothèque, un polichinelle repêché sous l'armoire. Aussitôt levée, elle sautait de sa chambre chez son cousin, s'installait, remontait l'après-midi, vivait là. Lazare, dès le premier jour, l'avait acceptée comme un garçon, un frère cadet, de neuf ans plus jeune que lui, mais si gai, si drôle, avec ses grands yeux intelligents, qu'il ne se gênait plus, fumait sa pipe, lisait renversé sur une chaise, les pieds en l'air, écrivait de longues lettres, où il glissait des fleurs. Seulement, le camarade devenait parfois d'une turbulence terrible. Brusquement, elle grimpait sur la table, ou bien elle passait d'un bond au travers du paravent crevé. Un matin, comme il se tournait en ne l'entendant plus, il l'aperçut, le visage couvert du masque d'escrime, un fleuret à la main, saluant le vide. Et, s'il lui criait d'abord de rester tranquille, s'il la menaçait de la mettre dehors, cela se terminait d'habitude par d'effrayantes parties à deux, des gambades de chèvre au milieu de la chambre bouleversée. Elle se jetait à son cou, il la faisait virer ainsi qu'une toupie, les jupes volantes, redevenu gamin lui-même, riant tous deux d'un bon rire d'enfance.

Ensuite, le piano les occupa. L'instrument datait de 1810, un vieux piano d'Érard, sur lequel, autrefois, mademoiselle Eugénie de la Vignière avait donné quinze ans de leçons. Dans la boîte d'acajou dévernie, les cordes soupiraient des sons lointains, d'une douceur voilée. Lazare, qui ne pouvait obtenir de sa mère un piano neuf, tapait sur celui-là de toutes ses forces, sans en tirer les sonorités romantiques dont bourdonnait son crâne ; et il avait pris l'habitude de les renforcer lui-même avec la bouche, pour arriver à l'effet voulu. Sa passion le fit bientôt abuser de la complaisance de Pauline ; il tenait un auditeur, il déroulait son répertoire, pendant des après-midi entières : c'était ce qu'il y avait de plus compliqué en musique, surtout les pages niées alors de Berlioz et de Wagner. Et il mugissait, et il finissait par jouer autant de la gorge que des doigts. Ces jours-là, l'enfant s'ennuyait beaucoup, mais elle restait pourtant tranquille à écouter, de peur de chagriner son cousin.

Le crépuscule parfois les surprenait. Alors, Lazare, étourdi de rythmes, disait ses grands rêves. Lui aussi, serait un musicien de génie, malgré sa mère, malgré

tout le monde. Au lycée de Caen, il avait eu un professeur de violon, qui, frappé de son intelligence musicale, lui prédisait un avenir de gloire. Il s'était fait donner en cachette des leçons de composition, il travaillait seul maintenant, et déjà il avait une idée vague, l'idée d'une symphonie sur le Paradis terrestre ; même un morceau était trouvé, Adam et Ève chassés par les Anges, une marche d'un caractère solennel et douloureux, qu'il consentit à jouer un soir devant Pauline. L'enfant approuvait, trouvait ça très bien. Puis, elle discutait. Sans doute, il devait y avoir du plaisir à composer de la belle musique ; mais peut-être se serait-il montré plus sage en obéissant à ses parents, qui voulaient faire de lui un préfet ou un juge. La maison était désolée par cette querelle de la mère et du fils, celui-ci parlant d'aller à Paris se présenter au Conservatoire, celle-là lui accordant jusqu'au mois d'octobre pour choisir une carrière d'honnête homme. Et Pauline soutenait le projet de sa tante, à qui elle avait annoncé, de son air tranquillement convaincu, qu'elle se chargeait de décider son cousin. On en riait, Lazare furieux refermait le piano avec violence, en lui criant qu'elle était « une sale bourgeoise. »

Ils se fâchèrent trois jours, puis ils se raccommodèrent. Pour la conquérir à la musique, il s'était mis en tête de lui apprendre le piano. Il lui posait les doigts sur les touches, la tenait des heures à monter et à descendre des gammes. Mais, décidément, elle le révoltait par son manque de feu. Elle ne cherchait qu'à rire, elle trouvait drôle de promener le long du clavier la Minouche, dont les pattes exécutaient des symphonies barbares ; et elle jurait que la chatte jouait la fameuse sortie du Paradis terrestre, ce qui égayait l'auteur lui-même. Alors, les grandes parties recommençaient, elle lui sautait au cou, il la faisait virer ; tandis que la Minouche, entrant dans la danse, bondissait de la table sur l'armoire. Quant à Mathieu, il n'était pas admis, il avait la joie trop brutale.

## EXTRAIT CHAPITRE 6



*Mme Chanteau tombe gravement malade. Et Véronique, la servante qui aime et admire Pauline et son dévouement pour toute la famille Chanteau ne supporte plus ce sacrifice et ouvre les yeux à Pauline sur la méchanceté de sa tante.*

— N'est-ce pas une chose à mettre en colère le bon Dieu lui-même ? elle vous a sucé votre argent sou à sou, et cela d'une façon aussi vilaine que possible. Ma parole ! on aurait dit que c'était elle qui vous nourrissait... Quand il était dans son secrétaire, votre argent, elle faisait devant toutes sortes de salamalecs, comme si elle avait eu à garder le pucelage d'une fille ; ce qui n'empêchait pas ses mains crochues d'y creuser de jolis trous... Ah ! bon sang ! elle en a joué, une comédie, pour vous flanquer sur les bras l'affaire de l'usine, puis pour faire bouillir la marmite avec le reste du magot. Voulez-vous savoir ? eh bien ! sans vous, ils auraient tous crevé de faim... Aussi a-t-elle eu une belle peur, quand les autres de Paris ont failli se fâcher, à propos des comptes ! Dame ! vous pouviez l'envoyer droit en cour d'assises... Et ça ne l'a pas corrigée, elle vous mange encore aujourd'hui, elle vous grugera jusqu'au dernier liard... Vous croyez peut-être que je mens ? Tenez ! je lève la main. J'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles, et je ne vous dis pas le plus sale, par respect, mademoiselle, comme lorsque vous étiez malade et qu'elle rageait seulement de ne pas pouvoir fouiller dans votre commode.

Pauline écoutait, sans trouver un mot pour l'interrompre. Souvent, cette idée que sa famille vivait sur elle, la dépouillait avec aigreur, avait gâté ses journées les plus heureuses. Mais elle s'était toujours refusée à réfléchir sur ces choses, elle préférait vivre dans l'aveuglement, en s'accusant elle-même d'avarice. Et, cette fois, il lui fallait bien tout savoir, la brutalité de ces confidences semblait encore aggraver les faits. À chaque phrase, sa mémoire s'éveillait, elle reconstruisait des histoires anciennes dont le sens exact lui avait échappé, elle suivait, jour par jour, le travail de madame Chanteau autour de sa fortune. Lentement, elle s'était laissée tomber sur une chaise, comme accablée tout à coup d'une grande fatigue. Un pli douloureux coupait ses lèvres.

— Tu exagères, murmura-t-elle.

— Comment ! j'exagère ! continua violemment Véronique. Ce n'est pas tant la question des sous qui me met hors de moi. Voyez-vous, ce que je ne lui pardonnerai jamais, c'est de vous avoir repris monsieur Lazare, après vous l'avoir donné... Oui, parfaitement ! vous n'étiez plus assez riche, il lui fallait

une héritière. Hein ? Qu'en dites-vous ? on vous pille, puis on vous méprise, parce que vous n'avez plus rien... Non, je ne me tairai pas, mademoiselle ! On ne coupe pas aux gens le cœur en quatre, quand on leur a déjà vidé les poches. Puisque vous aimiez votre cousin et qu'il devait tout vous rembourser en gentillesse, c'est une franche abomination que de vous avoir encore volée de ce côté-là... Et elle a tout fait, je l'ai vue. Oui, oui, chaque soir, elle aguichait la petite, elle l'allumait pour le jeune homme, avec un tas d'affaires malpropres. Aussi vrai que cette lampe nous éclaire, c'est elle qui les a jetés l'un sur l'autre. Enfin, quoi ! elle aurait tenu la chandelle, histoire de rendre le mariage inévitable. Ce n'est pas sa faute, s'ils ne sont pas allés jusqu'au bout... Défendez-la donc, maintenant qu'elle vous a pilé sous ses pieds, et qu'elle est en cause que vous pleurez la nuit comme une Madeleine ; car je vous entends bien de ma chambre, j'en tomberai malade, de tous ces chagrins et de toutes ces injustices !

— Tais-toi, je t'en supplie, bégaya Pauline à bout de courage, tu me fais trop de peine.

De grosses larmes roulaient sur ses joues. Elle sentait que cette fille ne mentait pas, ses affections déchirées saignaient en elle. Chaque scène évoquée prenait une réalité vive : Lazare étreignait Louise défaillante, tandis que madame Chanteau veillait à la porte. Mon Dieu ! qu'avait-elle fait, pour que chacun la trompât, lorsqu'elle était fidèle à tous ?

— Je t'en supplie, tais-toi, ça m'étouffe.

[...]

Puis, comme Pauline éclatait en sanglots, Véronique éperdue lui saisit la tête entre ses mains, et lui baisa les cheveux, en répétant :

— Non, non, mademoiselle, je ne dis plus rien... Il faut pourtant que vous sachiez. Ça devient trop bête, d'être dévorée ainsi... Je ne dis plus rien, calmez-vous.

Il y eut un silence. La bonne éteignait la braise qui restait dans le fourneau. Mais elle ne put s'empêcher de murmurer encore :

— Je sais pourquoi elle enfle : sa méchanceté lui est tombée dans les genoux.

\*\*\*\*\*